

Comment êtes-vous devenu photographe ?

J'ai d'abord fait des études d'ingénieur et très vite je me suis rendu compte que je ne pourrais pas passer ma vie dans un bureau. J'ai donc bifurqué pour faire une école de photojournalisme à Rome. Très rapidement, j'ai collaboré avec l'agence italienne Contrasto.

Pourquoi spécifiquement le photojournalisme ?

Parce que je voulais découvrir le monde, rencontrer les autres.

Avec quel appareil travaillez-vous ?

J'ai longtemps travaillé en moyen format mais pour ma série réalisée en Tchétchénie, j'ai utilisé un appareil grand format avec un dos numérique. Cela, pour plusieurs raisons. Je voulais une vision différente de ce pays que j'avais déjà beaucoup photographié au moyen format. C'est la raison pour laquelle j'ai choisi un appareil grand format qui s'utilise avec un pied. C'était aussi un moyen de signaler et d'affirmer ma présence sur le terrain, de dire à la population : "Je suis photographe". Je ne voulais ni faire des images en cachette, ni les voler.

Pourquoi le noir et blanc ?

Je suis à un moment de mon parcours où je réfléchis beaucoup sur le rôle et la forme du photojournalisme. D'autant plus que les images que je réalise ne sont plus uniquement destinées à être publiées dans la presse. Aujourd'hui, je travaille davantage avec des galeries et des musées et sur des projets sur le long terme. En choisissant le noir et blanc, je voulais aussi rendre hommage au photojournalisme traditionnel. Et bien sûr, c'était pertinent par rapport à mon sujet, la Tchétchénie.

La technique est-elle fondamentale à la réalisation de vos photos ?

Elle est importante mais pas fondamentale. Ce n'est qu'un maillon d'une longue chaîne.

En quoi consiste l'étape préparatoire à la prise de vue ?

Pour ce travail en Tchétchénie, je connaissais déjà le pays, donc le plus difficile a été de trouver un

"La photographie, c'est le résultat d'une interprétation. Je ne sais pas si j'ai une autre vision du monde depuis que je suis photographe mais, en tout cas, j'ai une autre vision de moi."

sujet nouveau, de l'appréhender avec un œil neuf. Je me documente beaucoup en amont en lisant les journaux et des livres, en regardant des films, et j'ai regardé les photos de Stanley Greene, bien sûr. Je suis resté presque quatre mois d'une traite ce qui m'a permis de m'immerger dans le quotidien de la capitale et de rayonner dans le pays. Cela m'a aidé à penser autrement, et ensuite à voir de manière différente. Contrairement à mon précédent projet pour lequel j'ai également travaillé sur le long terme mais en me rendant sur place plusieurs fois en ne restant que deux ou trois semaines à chaque fois.

Que cherchez-vous à dire avec vos photos ? Un message ? Une histoire ?

Aujourd'hui, je pense que l'information est disponible facilement, notamment grâce à Internet. Donc il faut aller au-delà. Par exemple, pour la Tchétchénie, j'ai travaillé sur une notion abstraite qui est l'idée de la compromission. Car si les Tchétchènes ont une meilleure qualité de vie qu'avant la guerre cela s'est fait au prix de la soumission à Moscou qui a financé la reconstruction. Pourtant, sans être indépendant, le pays a obtenu une autonomie vis-à-vis de Moscou ou du moins la Russie lâche du lest. Ainsi désormais, la langue tchétchène n'est plus proscrite et la religion islamique gagne du terrain.

Que cherchez-vous à susciter chez le spectateur ?

Une forme de curiosité. Qu'il trouve des réponses qu'il n'avait pas avant. Je veux le faire réfléchir. Cela revient un peu, finalement, à ouvrir une porte sur un monde inconnu. Un monde sur lequel j'apporte mon point de vue et j'attire l'attention.

Quels sont vos maîtres ?

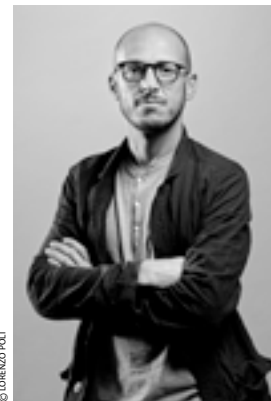
Stanley Greene est une référence, et son travail sur la Tchétchénie est sans doute le plus complet qui existe. Cela démontre la puissance de la photographie parce que l'image de ce pays est encore liée à ce travail. Il a été le point de départ de ma réflexion. Pas seulement d'un point de vue historique mais aussi pour la valeur esthétique de ses images... J'ai beaucoup de maîtres et de références mais cela peut changer d'un jour à l'autre. En fait, j'aime penser que mes photos sont le résultat de multiples influences.

En quoi la photo vous a-t-elle façonné, ou a changé votre point de vue sur le monde ?

Une photographie, c'est le résultat d'une interprétation. Je ne sais pas si j'ai une autre vision du monde depuis que je suis photographe mais en tout cas, j'ai une autre vision de moi. J'ai commencé comme photojournaliste parce que j'ai une curiosité naturelle. Ce qui est sûr c'est que la photographie a changé mon appréhension du monde. Maintenant, je veux faire les choses plus lentement, plus en profondeur. La photo documentaire a l'avantage de me permettre de voyager et de me faire une idée personnelle de ce qui se passe là où je vais et de vivre une expérience personnelle. La photographie, c'est une expérience de vie.

Quel conseil donneriez-vous à un jeune photographe ?

Plutôt que de faire de bonnes photos, il faut avoir de bonnes idées ! Photographe, ce n'est pas un métier que l'on fait à moitié. Il faut s'y dédier totalement. Et il faut être tenace. Ce n'est pas un métier difficile mais c'est difficile de réussir. Et, souvent, on n'est pas immédiatement compris.



© LORENZO POLI

1974 : Naissance en Italie.

2000 : Devient photojournaliste pour l'agence Contrasto ; l'année suivante s'installe à Moscou où il est correspondant.

2007 : Publication de son premier livre Dusha, Russian Soul ; suivront La Linea Inesistente en 2009 et Red Thistle en 2012 pour lequel il a reçu le European Publisher Award Book.

2011 : Devient membre de l'agence VII Photo.

2012 : Lauréat du 4^e Prix Carnignac Gestion pour le photojournalisme

Découvrez le nom du photographe page suivante...



Shatoy, Tchétchénie

À voir

“Spasibo, Davide Monteleone”
lauréat du Prix Carmignac Gestion
du photojournalisme

- Un ouvrage à paraître
- Une exposition du 8/11 au
4/12/2013 à la Chapelle des
Petits Augustins, École nationale
des Beaux-arts de Paris,
14, rue Bonaparte, 75006 Paris
fondation-carmignac.com

// Davide Monteleone commente

“Rada, 14 ans, essaie une robe de mariage dessinée par sa sœur à l’intérieur d’un bus durant la répétition du tournage d’un film sur la déportation tchéchéne. Marier des petites filles était chose commune dans la tradition tchéchéne comme dans beaucoup d’autres pays musulmans. Bien que le Président Kadyrov soit en faveur d’un retour aux traditions tchéchénes et à la loi islamique, il a été récemment forcé par les autorités russes de condamner publiquement le mariage des enfants, illégal dans toute la Russie”.